

## La septième chute

*Les sept dernières paroles de Judas* de Serge Patrice Thibodeau. L'Hexagone, 79 p.

Ariane Audet

---

Numéro 224, janvier–février 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16730ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Audet, A. (2009). La septième chute / *Les sept dernières paroles de Judas* de Serge Patrice Thibodeau. L'Hexagone, 79 p. *Spirale*, (224), 44–44.

# La septième chute

LES SEPT DERNIÈRES PAROLES DE JUDAS de Serge Patrice Thibodeau

L'Hexagone, 79 p.

par ARIANE AUDET

*ce monde, davantage que le vin et le pain  
de la terre, est livré au pur abandon  
par une main écorchée. L'affirmer c'est ouvrir  
l'obscurité de la terre à l'espoir, la nuit de cette ombre  
au blanc de cette écriture.*

— Le cycle du cheval, António Ramos Rosas

J'ai été en proie au doute avant d'entamer la lecture du dernier recueil de Serge Patrice Thibodeau, *Les sept dernières paroles de Judas*. Parce qu'il fait d'emblée référence aux *Sept dernières paroles du Christ en croix*, j'y voyais une énième réécriture du personnage de Judas dans les Évangiles et de son rôle controversé, mais aussi la posture de l'écrivain, nécessairement traître, qui s'y rattache toujours. Le poète, trafiquant et détracteur, qui se cache sous les atours de l'hérésie pour se retirer du monde, se centrer sur son nombril et écrire, ô encore écrire. Préjugé — encore un — que j'ai regretté. Peut-être parce que le Judas de Thibodeau, même s'il démonte en secret les sept derniers actes de la vie du Christ, met aussi au jour la mascarade inouïe de la Création. Peut-être aussi parce qu'il travaille le vers avec une grande rigueur, et l'image avec la minutie d'un chirurgien. Peut-être, surtout, parce qu'à partir de cette transaction aussi futile que nécessaire, le poète ouvre l'histoire d'un homme à celle des hommes.

En ce sens, le mandat de Judas est clair : « *Porteur d'un geste ardent, / Je mets à nu la création, / Son insatiable laideur.* » Si la prophétie agit sur lui comme une fatalité qui le mène au suicide, elle catalyse aussi une force d'action, une véritable mission qui traverse l'entièreté du recueil. Si tout se dévore, passe par la bouche — à commencer par le corps du Christ —, l'horreur de la création divine dans son ensemble doit aussi être ingérée, puis recrachée. « *Dieu me boude et ne m'écoute plus* », affirmait Serge

Patrice Thibodeau dans une entrevue donnée à *Lettres québécoises* (n° 122, été 2006, p. 7) ; son Judas aussi. Le recueil s'ouvre et se clôt sur cette prémisse : « *Dieu m'a trahi.* » Le je se charge donc de faire tomber les masques. Paradoxalement, c'est lui qui, en se positionnant de la sorte, s'impose comme le plus incarné, au sens biblique du terme. Dieu et le Christ prennent une place secondaire, là où l'ombre, le traître, devient « *écarlate* », un véritable « *feu enseveli* ». Toutefois, l'incarnation ne se fait pas sur le plan humain — il le souligne d'ailleurs très fortement —, mais plutôt terrestre, l'organicité, le magma en fusion et même l'humus des champs le personnifiant.

## Ceci est mon corps

De cette chair « *en labour* », l'expérience charnelle trouve son apogée dans la relation qui unit Judas à son meilleur ami et amant, Jésus : « *ne suffisait que nos lèvres.* » Car si la virulence du propos est extrême lorsqu'il est question de la foi envers Dieu, la sensualité qui émane des vers où il est question de la relation entre les deux hommes est pour le moins surprenante. En ce sens, c'est Androgyne qui prend forme lorsque le corps de Judas et celui du Christ fusionnent, que leur chair s'avale littéralement à même le geste de la dernière Cène. Car si Dieu façonne le baiser de Judas comme on pétrit le pain, Judas fait de même avec le corps de son amant : « *Moi, potier, lui, charpentier, avions besoin / De ses éclisses et de mes ongles ; ses yeux, / Les avait rivés dans la glaise moite // Que j'avais mélangée à ma salive // Notre adieu, il le voyait, je le formais, / Nuage taillé d'un ventre*

*ferme. / Son profil, sa volonté de m'absoudre.* »

À l'insatiabilité de la laideur humaine se greffe l'insatiabilité du corps de l'autre ; à la sécheresse de l'homme, la fertilité de la passion. Jumeaux dans l'ultime beauté comme dans la plus cruelle des souffrances, le *savoir* de l'ami, son ingestion, passe par la connaissance de ses blessures. Ainsi, certains poèmes restent équivoques, la parole de Judas se confondant avec celle du Christ.

Néanmoins, même si le je pose leur relation sur le plan terrestre, il n'en reste pas moins que l'aérien et le mystique viennent s'ajouter à l'ambiguïté de leurs liens. Si l'union de la chair se fait à partir de la terre, celle des paroles s'incarne dans l'air. Ainsi, « *entre [leurs] mots* », l'éther personnifiée « *croise les bras, [les] enserme* ». C'en est presque mathématique ; infinies, les possibilités entre chaque mot reliant les deux hommes dans leur histoire, mais aussi dans l'histoire. Rien n'a été dit et pourtant, ce silence renvoie le lecteur à sa table de travail : aucune parole n'est vraie. Peut-être ne servent-elles comme l'éther, qu'à peine à remplir un vide, à propager la lumière, tout simplement.

Au-delà de ces considérations, Thibodeau nous renvoie aux Écritures proprement dites, et nous invite à relire le Livre. Judas « *livre* » évidemment Jésus, mais il est aussi lui-même livre : « *Moi, Judas, livre et bûcher, lys.* » Se qualifiant lui-même de la sorte, son sacrifice devient inévitablement illucite. Condamné à mort, marqué au fer rouge par les prophéties, son suicide aurait donc dû nous rassurer : il avait fait son travail de traître, confronté à la fatalité des Écritures. Mais voilà, on ne peut plus refermer le livre, les livres. Ce que le Judas de Thibodeau nous somme de faire, c'est de les rouvrir, tous, et de voir comment ils nous abandonnent, nous trahissent, pour mieux le faire nous-mêmes.

## « Le soleil ne se lève plus / Là où couchent les hommes »

« Pourquoi ? » Pourquoi — la question est posée bien naïvement — prendre le temps « *de le faire* »... C'est pourtant vrai, l'utilité n'est pas nécessaire. Cependant, si un recueil s'interroge, si la parole n'est plus, l'espace de quelques poèmes, aussi silencieuse que nous l'aurions souhaité et si, comme l'exergue de cet article le souligne, l'affirmer ouvre « *l'obscurité de la terre à l'espoir, la nuit de cette ombre / au blanc de cette écriture* » tout en restant lucide envers la lâcheté de l'homme, alors oui, pourquoi pas. Parce qu'au-delà des pages sur le lien qui unit Judas au Christ — les plus belles, sûrement — et celles, acerbes, sur la trahison de Dieu, Thibodeau fait correspondre la frigidité de certains personnages bibliques (soldats, apôtres, prêtres) à celle de l'indécence de l'homme moderne. À partir de l'image de la masse stérile, le contemporain et l'histoire biblique se chevauchent : « *J'ai cueilli amèrement cette corde / De mes mains tachées d'encre [...]* // *C'était prévu autrement, / Le sens est perdu, un chat / Dans les décombres de Gaza / Ne faut-il pas l'en extraire ?* » La question est posée : elle tranche par son humilité.

Sept chapitres de sept septains composent le recueil. Si la forme pose inévitablement celui-ci sous le motif du cycle, cela se ressent aussi dans le travail de composition de chaque poème. Rigoureux et parfois rigides, ils demandent du temps. Et s'ils donnent parfois l'impression de s'enrouler autour d'eux-mêmes — de s'avaler, se digérer et de se recracher, encore... —, il en découle une écriture serrée et complexe qui, si nous le voulons bien, demande à être interrogée.

Dieu a « *trafiqué tous les masques* ». Tant mieux, lorsque cela permet de faire naître une poésie aussi riche que celle-ci. ●